

## Le buveur d'écume

L'eau boueuse nous envahit à présent jusqu'aux genoux. Elle monte par raclée, glaciale et sans repli. Nous marchons d'une traite depuis hier, quatorze heures sans pause, depuis la submersion de la souche d'arbre qui nous avait servi d'abri de fortune.

Partout, la superficie aqueuse efface nos repères. Une heure encore et le petit campement n'est bientôt plus qu'un souvenir incertain. Impossible d'ancrer quoi que ce soit depuis la dispersion de notre groupe. Où sont les autres ? Ont-ils réussi ?

Je cherche mon épouse du regard, réflexe stupide qui n'aura jamais le temps de disparaître. Il y a deux jours encore, elle était avec nous. Je repense à l'accident, aux dolines de plus en plus brutales et à leurs gouffres profonds. Le courant l'a emportée en une poussée sans effort. À peine le temps pour elle de jeter son sac dans ma direction et elle disparaissait. Je me demande encore où j'ai trouvé la force de retenir Xiao, de l'empêcher de plonger, de suivre sa mère dans le néant, tout en extrayant Jia du paquetage qui coulait à pic.

Le fantôme de Li Mei m'indique au loin un champ de bambous qui surnagent à quelques centimètres de la surface. J'évalue le butin à un mètre de corde, peut-être deux si la fibre est de bonne qualité. Même avec cela, nous serons encore en retard sur notre rendez-vous imaginaire, la promesse folle qui unit les habitants de cette prison mouillée qui nous encercle depuis vingt générations. Aucune garantie que les autres aient survécu ou qu'ils soient encore dans le combat. Aucune, si ce n'est la rage de leurs yeux, la motivation de leur gorge lors de nos débats houleux.

Seule certitude, au loin, l'horizon de béton formé par les murailles qui défient nos efforts et ceux de nos ancêtres. Leurs sirènes explosent mes tympanes. De toute ma courte vie à patauger dans cette grande mare carcérale, je ne les ai entendus vriller à ce point qu'à une seule occasion. Ma propre transhumance. Encore quelques heures au plus et tout sera décidé. L'eau monte à présent à vue d'œil.

Soudain, un incroyable vrombissement assèche tout l'espace de nos pensées. Je ne relève pas la tête. Xiao, avachi sur mes épaules, sort de son sommeil. L'ombre du monstre de fer qui nous survole me suffit. Que vient-il nous livrer ? Un instant, j'hésite à le suivre.

Toujours le danger de se trouver face à un autre groupe. Nos compagnons d'infortunes ne sont pas des sauvages, mais ils ne peuvent apprendre notre honte, notre fierté. Entendre notre petite Jia. Discerner son souffle emmailloté dans le secret de mon sac. Guetter ses pleurs, les étouffer d'une main toujours trop lourde lorsque nous passons près d'un inconnu. Ma fille cachée, mon enfant interdite.

Nous restons là, figés, pendant que l'hélicoptère descend plusieurs de ses maudits paquets. Le pouvoir s'est mis à déverser ses ordures chez nous il y a un peu plus d'un siècle. Aucune protestation, et pour cause : officiellement, nous n'existons pas. Il ne reste de nous qu'une rumeur.

Une nuit, alors que nous avons consommés les écailles du Fugu pour anesthésier nos malheurs, une jeune femme exclue du clan des récupérateurs pour avoir voulu porter un second enfant, nous raconta son histoire. À l'époque, Li Mei ne savait pas qu'elle se trouverait dans la même situation et que nous ferions ce choix fou de cacher notre petite fille à la communauté. Le poison entré dans son corps fit-il délirer la bannière ? Elle nous confia que c'était son grand-père qui, le premier, avait osé se lester pour rejoindre le fond et y extraire ses trésors au milieu de toutes les matières polluées et sans doute radioactives. Pas peu fière la gamine. À moins que l'intoxication délicieuse ne l'ait poussé à se rendre intéressante ? Je réprime cette pensée, impossible pour moi, simple tresseur de cordes, de dire du mal d'une plongeuse. Ceux-là ont le boulot le plus dangereux. Il faut être fou ou jeune pour rêver d'une vie à respirer de l'eau à plein poumons. Mais il suffit à mon fils d'entendre un récit sur ces hommes poissons pour que son regard s'illumine.

Parfois, en supplément des ordures, ils nous déversent des prisonniers politiques, des handicapés, des idiots. Certains survivent à leur chute et s'assimilent à notre merveilleuse civilisation recyclée. Pour ces pièces rapportées, le plus grand choc vient lorsqu'ils commencent à prendre leurs marques, à perdre le silence de leur condition. Lorsqu'ils osent nous demander où ils sont et ce que nous avons fait pour être avec eux.

Lorsque nous leur expliquons qu'ils se trouvent à l'est du grand barrage, au centre de ce que les autorités appellent *le déversoir*, ils ne nous croient pas. Les médias leur ont bien appris que personne ne vivait ici, que les conditions de cette zone, inondée en permanence depuis le début des grandes fontes, la rendaient impropre à la vie. Ils ont tous raison.

Personne ne vit ici. Personne de libre, d'officiel. Je me souviens de ce rude Manchu, débarqué de son camp de travail d'où il avait fomenté une révolution approximative mais qui avait au moins eu le mérite de ne pas trop faire de morts, et qui me demandait depuis combien de temps nous vivions dans cet enfer. Lorsque je lui avais répondu que nous étions nés ici et que nous allions y mourir, ses yeux perdirent leur éclat, cet espoir qui ne peut venir que de l'extérieur, ou de l'intérieur du cœur des plus fous d'entre nous. La nuit même, il desserra les cordes du poteau que nous lui avions attribués et se laissa couler.

L'eau monte encore et les sirènes appuient. Je me suis trompé, il nous reste à peine plus d'une heure. Mon fils, à présent totalement réveillé, me tance en me déclarant que nous avons déjà deux fois trop de cordages, qu'il faudrait mieux partir tout de suite.

L'optimisme est encore vivant en lui. Je tente de suivre son exemple en repensant aux moments de miracles que nous avons déjà vécus. Comme cette fin de matinée, il y a un peu plus d'une année, où Xiao lança un cri, un mot que jamais je ne l'aurais imaginé prononcer.

- Terre !

Mes jambes cédèrent à moitié sous le choc, mais je ne relevai pas la tête. Je n'osais pas. De toute évidence, mon fils avait perdu l'esprit.

- Papa ! C'est ça, la terre ? C'est ça, dit ?

Second choc, lorsqu'enfin je levai les yeux. Là, devant nous. Un petit monticule émergeait. Quel sentiment que de voir mon fils fouler la terre du pied pour la première fois. Un pas, puis deux. Sept ans de vie, sans qu'il puisse quitter mes épaules autrement que pour s'immerger à demi pour la nuit.

S'il avait été plus jeune, mon fils aurait échafaudé des rêves impossibles d'installation permanente. À la place, il prit la terre à pleine main, comme pour emprisonner chaque instant de ce qu'il savait être si fragile, si prompt au déclin. Il devinait que, tôt au tard, la marée ou le fond craquelé reprendrait ce bout de victoire aussi sûrement que le hasard nous l'avait apporté.

Bien sûr, les vagues emportèrent notre petite île au matin du cinquième jour. Mais je n'ai plus le temps de repenser à tout cela. L'eau monte, la grande lâchée arrive sur nous. Je veux presser le pas, mais je m'aperçois que nous sommes déjà arrivés.

Le barrage est là, devant mes yeux fatigués. Encore quelques minutes de marche, et des formes découpent la brume. Je n'en crois pas mes yeux : ils sont tous là, devant notre arche en pleine reconstruction. Huit fois, tous nos efforts ont été réduits à néant. La génération de mon arrière-grand-père a connu notre dernier désastre. Ce petit rafiote s'est construit juste après sa mort. Depuis, année après année, nous ajoutons des cordes, des bouts de toiles.

Ce lieu n'a pas été choisi par hasard. Notre petite communauté a le privilège unique de flotter juste au-dessus de la plus grande nappe phréatique du monde, capable d'absorber la colère des océans, marée par marée, depuis les toutes premières catastrophes. Longtemps, leur petit stratagème a fonctionné. Mais les ingénieurs du parti ne connaissent pas cette vérité que nous avons tous entreposée dans nos caboches : le sol exerce parfois une vengeance sur ce gavage forcené. Il s'ouvre en d'énormes tourbillons qui aspirent tout sur plusieurs kilomètres aux alentours. La nappe est pleine, saturée de toute cette eau qu'elle ne demande plus qu'à expulser. Cette lâchée, censée désengorger les fleuves obèses, fera céder tous les barrages qui nous emprisonnent depuis cinq siècles. J'installe Xiao à l'avant, avec les autres enfants. Tout de suite, il s'agite. Il veut déjà s'occuper d'accrocher nos cordages.

- Laisse passer la vague, petit buveur d'écume.

Il ne m'écoute pas et insiste pour s'occuper tout seul du sac. Ses nœuds sont approximatifs, mais l'affaire tiendra le temps qu'il faudra. L'arche malhabile sauvera nos enfants, les emmènera jusqu'à la prochaine génération, peut-être plus loin encore. S'ils survivent et si, comme nous l'espérons, le barrage cède enfin, ils porteront notre histoire, notre vérité vers cet extérieur dont nous suivons l'histoire par bribes déportées.

Je me souviens de mon père lorsqu'il fut obligé de m'abandonner. Ce regard de contraste que je ne comprends que maintenant. En écho, j'imaginai plus de combats, plus de pleurs de la part de Xiao. Des suppliques, pour m'implorer de sauver sa sœur, la protéger. Mais il est exemplaire, déjà empli de tout ce devoir qui sera le sien.

D'abord, il y a un grondement. C'est à ce moment-là que l'on prend conscience du silence qui précédait. L'eau rougeâtre traverse l'ouvrage de béton. Toutes les portes lui ont été ouvertes. Une fois encore, pour protéger les grandes mégapoles, on a dérivé la fureur de la nature.

Le rafiote part vers son destin. J'entrouvre mon sac, pour dire adieu à ma fille. La besace tombe sous le poids de ma surprise : elle est remplie de cordes. Xiao n'a pris que le strict nécessaire. Il a parié la vie de ses camarades pour sauver la petite Jia. Élevé dans le poids du sacrifice, je ne peux ni le condamner, ni le remercier pour son geste si humain.

De toute façon, la vague arrive sur nos chairs une dernière fois.